Document généré le 17 juil. 2025 09:00

Journal des traducteurs
Translators' Journal

Une école de traduction médicale en Suisse

La rédaction

Volume 5, numéro 4, 4e trimestre 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1057337ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1057337ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)
2562-2994 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

La rédaction (1960). Une école de traduction médicale en Suisse. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, *5*(4), 128–128.
https://doi.org/10.7202/1057337ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UNE ÉCOLE DE TRADUCTION MÉDICALE EN SUISSE

Nos collègues et les lecteurs du *Journal* se souviendront de Madame Geneviève Vacariu, traductrice dans le domaine médical et pharmaceutique, qui prit une part active au lancement de notre revue. Fixée en Suisse avec son mari, Madame Vacariu y a ouvert une pension pour jeunes filles, située dans un cadre idéal de la Suisse romande. Les étudiantes qui s'inscriront aux cours de Madame Vacariu, et dont le nombre est limité à 18, recevront des cours de perfectionnement et de spécialisation en traduction médicale, mais pourront par surcroît pratiquer tous les sports imaginables : 4 mois de ski, tennis, équitation, alpinisme, sports collectifs, etc. Ce serait là évidemment un couronnement unique pour les études de nos diplômées — de quoi faire pâlir de jalousie leurs collègues masculins qui généralement, une fois leurs lauriers coupés, n'ont plus... qu'à travailler !

La Rédaction

★

LES GUEULES CASSÉES

Après mes dernières causeries à la R.T.F.[1] sur "la vulgarité", une aimable auditrice anglaise m'a demandé comment traduire dans sa langue l'expression "les Gueules cassées". Ma difficulté, ajoute-t-elle, c'est que, je le sais, en français "casser la gueule" est un affreux vulgarisme. Elle n'a que trop raison, mais contrairement à ce qui se passe en mathématiques, — et c'est là un des mystères de l'Art — il suffit d'intervertir l'ordre des facteurs pour que, instantanément, change le produit. Et non seulement le produit mais encore l'atmosphère, comme aussi les évocations historiques que suggère la locution "Gueules cassées". Elle date de la première guerre mondiale et dérive sa valeur du fait que, d'une façon générale, il fallait, pour être blessé au visage, être combattant.

Les progrès de l'armement, lors de la dernière guerre, ont changé tout cela et les bombardements pouvaient vous démolir ou vous défigurer où que vous fussiez.

Mais ce qui importe pour le moment, c'est de traduire cette expression "les Gueules cassées". Elle correspond à une vision des choses, à une psychologie si typiquement françaises qu'elle va nous donner du fil à retordre. Essayons tout de même. Pour rendre "gueule", il semble vraiment n'y avoir en anglais qu'un seul mot possible : *mug*. Comme "gueule", il est familier et parfois injurieux et il est difficile de lui donner une valeur correspondante à celle de l'original à moins que l'on ne puisse découvrir pour "cassées" un mot qui l'éclaire d'une lumière compensatrice. *Marred* ne convient pas parce que c'est un terme littéraire et que l'allitération de la première consonne (m.-m.) semble un effet cherché. *Spoilt faces* est très plat et ne suggère en rien l'origine guerrière de l'expression. *Disfigured* et *defaced* sont ou trop prosaïque ou trop théâtral et s'associeraient mal avec *mugs*. J'aimerais assez *Busted Mugs* mais c'est de l'américain. En fin de compte, faute de mieux, je me rallie à *Bashed-in Mugs*.

J'avoue que je n'étais pas trop mécontent de cette traduction mais comme il arrive constamment, la réflexion y a mis bon ordre en me démontrant que mon expression anglaise avait un sens trop étroit : elle s'appliquerait bien à la blessure qu'infligerait un coup de poing ou un coup de bâton mais non à la blessure de guerre aux effets plus amples et plus variés. Alors? Eh bien j'y renonce pour le moment. Aussi je compte sur nos aimables lecteurs pour venir à mon secours.

F. de Grand'Combe, Londres

[1] Radiodiffusion-Télévision Française.